

Blackmaria et Epicentre Films présentent



65^e FF Locarno
Compétition internationale
Mention Spéciale

tiff. toronto
international
film festival

SÉLECTION OFFICIELLE 2012

NY
FF 50

THE 50TH NEW YORK
FILM FESTIVAL

SEPTEMBER 28-OCTOBER 14, 2012

30TFF
TORINO FILM FESTIVAL
INTERNAZIONALE.DOC
BEST FILM

LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU MACAO

Un film de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata

BLACKMARIA ET EPICENTRE FILMS PRÉSENTENT LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU MACAO UN FILM DE JOÃO PEDRO RODRIGUES ET JOÃO RUI GUERRA DA MATA AVEC CINDY SCRASH, JOÃO RUI GUERRA DA MATA, JOÃO PEDRO RODRIGUES - PARTICIPATION SPÉCIALE MARIA JOÃO GUERRA DA MATA, LYDIE BÁRBARA, RAPHAËL LEFÈVRE, NUNO CARVALHO - VOIX HOI KEM FOO, RITA CHAN, JANETE CHAN, CHAN TONG, WONG KO, CHUNG TIN, EDUARDO CHAN, MINGYU WU, LIAN WU - SCÉNARIO, IMAGE ET RÉALISATION JOÃO PEDRO RODRIGUES ET JOÃO RUI GUERRA DA MATA ASSISTANTE À LA RÉALISATION LEONOR NOIVO - PRISE DE SON NUNO CARVALHO, CARLOS CONCEIÇÃO, LEONOR NOIVO - MONTAGE RAPHAËL LEFÈVRE, JOÃO PEDRO RODRIGUES, JOÃO RUI GUERRA DA MATA MONTAGE SON NUNO CARVALHO - MIXAGE MÉLISSA PETITJEAN - CONSEILLÈRE SCIENTIFIQUE FILOMENA SILVANO - ÉQUIPE NUMÉRO MUSICAL: IMAGE RUI POÇAS aip - DIRECTION ARTISTIQUE JOÃO RUI GUERRA DA MATA - ASSISTANTS DE PRODUCTION YAKULT LIN, LEONOR NOIVO, RODRIGO CANDEIAS - DIRECTRICE DE PRODUCTION LYDIE BÁRBARA - UNE PRODUCTION BLACKMARIA ET EPICENTRE FILMS EN COPRODUCTION AVEC LE FRESNOY, STUDIO NATIONAL DES ARTS CONTEMPORAINS - Avec la participation de ICA RTP, du Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée, le Concours du Centre National des Arts Plastiques (image/mouvement) et du Ministère de la Culture et de la Communication - PRODUCTEURS JOÃO FIGUEIRAS, DANIEL CHABANNES DE SARS, CORENTIN DONG-JIN SÉNÉCHAL - RÉALISÉ PAR JOÃO PEDRO RODRIGUES ET JOÃO RUI GUERRA DA MATA - VENTES INTERNATIONALES FILMS BOUTIQUE - UNE DISTRIBUTION EPICENTRE FILMS



www.epicentrefilms.com

NOTE DES RÉALISATEURS

Deux réalisateurs partent pour Macao, à la découverte d'une ville labyrinthe, fascinante et multiculturelle, où les souvenirs d'une enfance passée en Orient de l'un – souvenirs fictionnés d'une réalité vécue – dialoguent avec les souvenirs de l'Orient de l'autre, forgés par les codes du cinéma, de la littérature et de la peinture – souvenirs vécus d'une réalité fictionnée –, donnant ainsi naissance à un album de géographie physique et émotionnelle, structuré comme une enquête déguisée en film noir, où le puzzle du récit défie la réalité, la fictionnant.

La première fois que nous avons envisagé d'aller à Macao, le territoire se trouvait encore sous administration portugaise. En 1999, nous avons voulu assister au transfert de souveraineté à la Chine, mais notre voyage a dû être remis à plus tard. En 2009, alors que l'on célébrait le dixième anniversaire de la RAS (Région administrative spéciale de Macao de la République populaire de Chine), le moment était venu de faire avancer ce projet de film.

La fascination pour l'Orient, comme horizon et projection de la fiction, a toujours été une source d'inspiration pour le cinéma occidental. De l'époque du muet à nos jours, c'est le cinéma américain qui a produit le plus d'images et l'a le plus mis en scène, à sa manière, comme théâtre de ses fictions. Dans la plupart de ces films, la représentation de l'Orient passe par une révision plus ou moins exotique du réel, adapté à l'imaginaire, à l'iconographie et aux codes des différents genres cinématographiques. Dans quelle mesure le cinéma a-t-il construit un Orient de fiction, tantôt proche, tantôt à des années lumières de la réalité ? Comment se manifeste cet imaginaire de fiction dans le réel ? Quel regard portent les sociétés orientales sur cette vision exotique d'elles-mêmes dans un monde qui tend à se mondialiser ?

Dans La Dernière fois que j'ai vu Macao, comme dans un film noir, la voix off des deux réalisateurs-protagonistes met les images en relation avec l'histoire qui va se tisser à partir d'elles, comme s'il s'agissait d'une enquête.

Le film noir a généralement pour toile de fond le monde souterrain du crime, ancré dans l'imaginaire urbain nocturne. Son esthétique repose sur les contrastes lumière/ombre, une atmosphère onirique, sombre et confinée où évoluent des héros majoritairement masculins, des femmes fatales et des criminels sadiques. Les ingrédients que l'on retrouve le plus souvent dans le film noir sont le récit du protagoniste masculin, qui constitue la perspective dominante du film, la multiplication des perspectives contradictoires et paradoxales, qui accentuent la complexité de l'histoire, et la voix off, en tant qu'élément de reconstruction continue de l'histoire. Ce sont ces codes que nous nous sommes appropriés pour construire notre film.

Et le son joue également un rôle prépondérant. Nous avons bâti une dialectique entre le son diégétique et le son extradiégétique. Outre la voix off des réalisateurs, le son direct, les bruits, les ambiances et la musique créent une structure sonore, qui tantôt coïncide avec la structure des images, tantôt lui est parallèle. C'est de cette dialectique que naît la structure du film. Un film aux détails palpables, fait de lieux, de personnages, de regards, de gestes, de sons, voire de secrets.

Que serait-il arrivé aux bas que Jane Russell lance par dessus bord dans le film Macao / Le Paradis des mauvais garçons (1952) de Sternberg si Robert Mitchum ne les avait pas rattrapés sur le pont inférieur ? Que serait-il arrivé si ces bas étaient tombés à la mer, ou s'ils avaient volé en direction de Macao et que nous les avions suivis, laissant derrière nous les protagonistes qui ne se seraient alors jamais rencontrés et ne seraient jamais tombés amoureux l'un de l'autre comme cela arrive dans le film ? Que serait-ce donc ce ce film, en apparence absurde, que le parcours d'une paire de bas dans les confins de Macao ? Comme dans la mythologie orientale, où les éléments ont un pouvoir surnaturel, nous avons voulu avoir cette forme de liberté dans la construction du film, et nous envoler vers Macao, portés par le vent.



ENTRETIEN AVEC JOÃO PEDRO RODRIGUES ET JOÃO RUI GUERRA DA MATA

Vous travaillez ensemble depuis longtemps, mais La dernière fois que j'ai vu Macao ainsi que vos deux derniers courts (MATIN DE LA SAINT-ANTOINE et AUBE ROUGE) semblent initier un nouveau cycle, loin de la fiction traditionnelle.

João Pedro Rodrigues : J'ai toujours eu peur de me répéter et d'être prisonnier de mon propre style. J'ai lu quelque part que mes trois premiers longs métrages formaient une trilogie. Pourtant, chacun de mes films est pensé individuellement, je ne cherche à tisser aucun lien entre eux. LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU MACAO a d'abord été conçu comme un documentaire. Pour moi, c'était une sorte de retour aux origines : sur le tournage de mon premier court, JOYEUX ANNIVERSAIRE !, interprété par João Rui, nous n'étions que cinq, comédiens inclus (sans compter notre chat Sónic). J'avais envie de retrouver une économie me permettant d'être plus libre et de ne plus dépendre des contraintes de tournage d'une production classique.

Vous n'étiez que deux pendant le tournage ?

J.P.R. : Nous étions João Rui et moi, plus une assistante de réalisation qui était aussi directrice de production et scripte, un ingénieur du son et parfois un traducteur. J'ai tourné moi-même tous les plans du film, à l'exception de la première séquence avec Candy qui a été réalisée au Portugal avec mon chef-opérateur habituel, Rui Poças.

Quand le film a-t-il pris la forme d'une fiction ?

João Rui Guerra da Mata : C'est après notre deuxième voyage à Macao que nous avons commencé à comprendre quelle direction prenait le film.

J.P.R. : Assez différente de ce que l'on pressentait au départ d'ailleurs.

J.R.G.M. : Nous avons d'abord obtenu des fonds portugais pour tourner un documentaire sur Macao et mes souvenirs d'enfance. Mes années passées à Macao ont été essentielles dans ma vie. Avec João Pedro, nous souhaitions visiter Macao depuis longtemps, mais pour une raison ou une autre, notre voyage était sans cesse repoussé. On aurait voulu être là-bas pour la passation de pouvoir entre le Portugal et la Chine, en 1999, mais sans succès. C'est seulement après le tournage de CHINA, CHINA (2007), notre premier court co-réalisé, que notre désir s'est précisé. Nous avons senti tout à coup que c'était le bon moment.

J.P.R. : Je venais de finir un film et je n'avais pas de

projet en vue. C'était une opportunité rêvée pour moi.

J.R.G.M. : Mais lorsque nous sommes arrivés là-bas, nous avons compris que personne n'avait besoin d'un énième documentaire sur Macao. Il y en avait déjà beaucoup trop. Nous avons donc décidé de tourner en toute liberté, sans savoir, à ce moment-là, à quoi le film allait ressembler.

J.P.R. : Rien n'était organisé, mais, grâce à l'Institut Culturel de Macao, nous avons la permission de tourner presque partout.

J.R.G.M. : Au début, nous choissions les lieux en fonction de nos souvenirs, de la géographie de ma mémoire. Je disais à João Pedro : "J'ai vécu ici, je prenais cette route pour aller à l'école, je mangeais parfois à cet endroit..." comme si l'on suivait le chemin de mes souvenirs. Cependant, en trente ans, la ville avait beaucoup changé, et il nous arrivait souvent de nous perdre ou d'être excités par quelque chose d'imprévu que nous ne pensions pas filmer au départ.

Comment le Macao de Josef von Sternberg s'est intégré à votre propre film ?

J.P.R. : Dans l'un des tous premiers plans du film, on reconnaît la maison où vivait João Rui.

J.R.G.M. : Ma maison n'a aucune importance dans l'intrigue, mais elle créait soudain un lien étrange entre le film de Sternberg et notre propre Macao. Cela nous a aussi donné envie de réaliser une sorte de Film Noir.



Macao est une jungle architecturale à deux faces, telles les pièces englouties par les machines à sous : l'une calme et souriante, l'autre voilée et secrète.

Ou plutôt le spectre d'un Film Noir, avec un détective sans visage, une femme fatale qui disparaît et une cage vide en guise de McGuffin.

J.R.G.M. : Nous avons très envie de travailler sur le hors-champ, de raconter une histoire sans que l'on voit le moindre personnage à l'écran. Nous avons poussé l'idée toujours plus loin. Il y a par exemple une séquence où l'on entend le son d'un téléphone et la voix des personnages qui se parlent, mais la cabine téléphonique est vide. Pour nous, c'est logique, puisque la cabine téléphonique est le lieu où les gens se parlent au téléphone...

J.P.R. : C'est une sorte de film conceptuel, même si je n'aime pas ça. D'où notre envie de rendre le projet ludique, parfois même enfantin, afin de désamorcer ledit concept.

Il y a notamment cette séquence où tu parles à João Rui des jeux de son enfance. Pour moi, cela résume assez bien le film : deux enfants qui s'amuse à inventer des histoires ensemble.

J.R.G.M. : D'ailleurs, le film commence par un jeu. Un jeu qui finit par devenir bien réel.

J.R.G.M. : Ce début résume d'une certaine façon ce qu'on va voir par la suite. Comment l'on manipule des images documentaires afin de les "fictionner".

J.P.R. : Pour moi, le film est une sorte de Série B, parce qu'il a été tourné avec très peu de moyens.



Une Série B abstraite...

J.P.R. : Le budget de certaines Séries B était tellement serré que les réalisateurs utilisaient souvent les décors d'autres films. Dans LA DERNIÈRE FOIS..., c'est quasiment la même idée inversée : on utilise de véritables lieux que l'on transforme en décors imaginaires. D'une certaine façon, c'est comme un film hollywoodien où tout est reconstitué en studio pour nous faire croire que l'on se trouve ailleurs.

J.R.G.M. : Même chose dans le film de Sternberg, qui commence avec des images documentaires de Macao avant d'enchaîner sur des plans tournés dans les studios RKO aux Etats-Unis.

J.P.R. : C'est complètement artificiel, mais ça marche, on se croirait à Macao.

J.R.G.M. : Ils avaient besoin de ces images documentaires pour crédibiliser la fiction, la rendre plus réaliste.

J.P.R. : Dans notre film, c'est la fiction qui est engendrée par les images documentaires.

Chaque image recèle sa propre fiction, même si elle est de nature documentaire.

J.R.G.M. : De toute façon, je ne crois pas au documentaire pur et dur. Il y a toujours un point de vue, la subjectivité de celui qui filme.



J.P.R. : Je dois avouer que le documentaire ne m'intéresse pas beaucoup en général.

J.R.G.M. : Mais notre film est en partie un documentaire. A l'exception des scènes jouées qui font le lien entre l'intrigue que nous avons imaginée et les images documentaires que nous avons tournées (je pense notamment aux plans où l'on aperçoit mon personnage), tout est documentaire.

J.P.R. : Certains des personnages que l'on voit dans le film étaient de parfaits inconnus, comme l'homme au téléphone portable devant le sex-shop. On ne lui a jamais parlé !

J.R.G.M. : C'est João Pedro qui l'a remarqué alors qu'on filmait la rue où il se trouvait. Son apparence, la manière qu'il avait d'arpenter la rue de long en large sans jamais cesser de regarder son portable, tout cela nous a intrigué. Du coup, on a continué de le filmer juste pour voir ce qui allait se passer. De retour à Lisbonne, dans la salle de montage, il est devenu l'ami de Candy, Akan, la connexion entre cette dernière et mon personnage. C'est là que nous l'avons inventé.

Odete tissait un lien très fort avec Diamants sur Canapé, tandis que La Dernière fois... s'inspire du Macao de Sternberg. Vous êtes tous les deux nostalgiques de l'âge d'or hollywoodien ?

J.P.R. : Ce qui est amusant, c'est que ni l'un ni l'autre ne font partie de mes films préférés, même si j'adore le début de MACAO, la rencontre entre les deux protagonistes. Je n'aime pas le mot "nostalgie", mais il est beaucoup question de souvenirs dans notre film : les souvenirs d'enfance de João Rui et mes propres souvenirs du cinéma hollywoodien, la manière dont il représentait l'Orient, notamment dans les films de Sternberg : MACAO, mais aussi SHANGHAI GESTURE ou SAGA OF ANATAHAN.

J.R.G.M. : Je dois avouer que je suis de plus en plus fasciné par l'idée de tourner en studio, dans un environnement totalement contrôlé. Parce que c'est quelque chose qui n'a plus du tout cours, à l'exception de la télévision où les lumières et les décors sont le plus souvent atroces.

Parce qu'ils sont conçus dans un souci de réalisme.

J.R.G.M. : Oui, sans la magie hollywoodienne ni le désir de transcender le réel.

J.P.R. : C'est difficile de ne pas être nostalgique, mais je déteste lorsque les gens parlent d'un cinéma à jamais perdu. Le cinéma change, et c'est une chose naturelle.

Le sous-texte politique est également très important, surtout dans la première partie du film.

J.R.G.M. : Il est toujours très difficile pour les résidents de la métropole chinoise de se rendre à Macao. Ils doivent demander un visa spécial, ils attendent très longtemps pour l'obtenir et parfois ne l'obtiennent jamais.

J.P.R. : Macao est une péninsule connectée à la métropole chinoise. Les habitants de la métropole ont la possibilité de prendre un bateau qui fait le tour de Macao. Ils peuvent regarder la ville à distance sans avoir le droit d'y poser le pied.

J.R.G.M. : Lorsque je vivais à Macao dans les années 70, il y avait de nombreux réfugiés chinois issus de la Révolution Culturelle. D'anciens professeurs et poètes, en majorité des intellectuels mais aussi des ouvriers obligés de fuir la Chine sous peine d'être exécutés ou envoyés au goulag afin d'être "rééduqués". Ils éprouaient en toute logique une haine profonde pour le régime communiste. Et pendant le tournage, sur la place principale de Macao, nous avons vu un poster de Mao Tsé-Toung censé promouvoir une exposition sur la Révolution Culturelle. Et les gens se prenaient en photo devant le poster. Comme si le clic d'un appareil photo pouvait effacer à lui seul la mémoire collective.

D'où vient l'image de la sirène que l'on retrouve aussi dans Aube Rouge ?

J.P.R. : Dans un casino, nous sommes tombés sur un mur vidéo où des sirènes apparaissaient et disparaissaient. On a trouvé ça kitsch.

J.R.G.M. : Et ça nous a beaucoup plu ! La sirène est une créature mi-femme mi-poisson, ce qui faisait sens...

J.P.R. : ... au regard de notre thème de la métamorphose. De plus, les sirènes sont plutôt opulentes, comme Jane Russell (rires).

J.R.G.M. : On peut aussi y voir un lien avec Candy, qui est une performeuse transgenre.

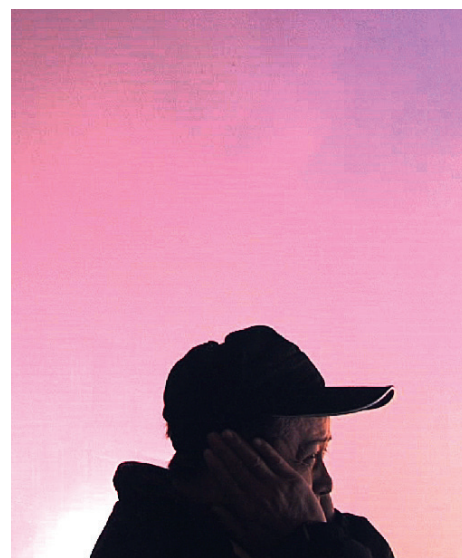
Dans vos derniers films, il n'y a pas de véritables personnages, mais beaucoup d'animaux - morts ou vivants. Sans parler de votre prochain projet qui met en scène un ornithologue. Est-ce que vous êtes lassés de l'humanité ?

J.P.R. : Je ne sais pas. Mais avant de devenir cinéaste, je voulais être ornithologue. Je sens que c'est le moment de m'y replonger.

Est-ce que vous pouvez nous en dire un peu plus sur le chat blanc et noir que l'on aperçoit à la fin du film ?

J.R.G.M. : C'est une chatte qui ressemble au chat de JOYEUX ANNIVERSAIRE !, qui était aussi notre chat, Sónic. MOURIR COMME UN HOMME lui était dédié car il est mort pendant le tournage.

J.P.R. : La chatte en question appartient à un couple de très bons amis. Et elle s'appelle... Candy !



LES RÉALISATEURS

João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata se sont rencontrés il y a dix-neuf ans, et ont travaillé pour la première fois ensemble dans le cinéma en 1995. En 1997, João Rui a été le personnage principal du premier court métrage de João Pedro, JOYEUX ANNIVERSAIRE !. Par la suite, João Rui a été le directeur artistique de tous les films de João Pedro, et a pris part à l'écriture de leurs scénarios.

En 2007, ils ont décidé de coréaliser le court métrage CHINA, CHINA, sur une idée originale de João Rui, dont ils ont écrit le scénario à quatre mains. Cette fiction, parlée majoritairement en mandarin, a été leur première incursion dans un territoire qui les intéressait depuis longtemps : la Chine. D'ailleurs, l'idée de réaliser LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU MACAO a surgi pendant ce court métrage, suite aux voyages qu'ils ont effectués en Extrême Orient afin de promouvoir les films de João Pedro, probablement entre un bol de riz blanc, un canard laqué et une Tsingtao.

João Rui, fils d'un officier de la marine nationale portugaise, a passé son enfance à Macao dans les années soixante-dix, période durant laquelle il a visité de nombreux pays asiatiques, sans jamais pour autant se rendre en "Chine communiste", comme on l'appelait à l'époque. En trente ans, il n'était jamais retourné à Macao.

João Pedro n'était jamais allé à Macao, mais éprouvait une fascination pour les histoires d'enfance que João Rui lui racontait, emplies de temples obscurs aux odeurs mystérieuses, de fumeries d'opium clandestines, de restaurants servant de la viande de chien, de grottes de pirates et de héros de kung-fu.

João Pedro Rodrigues est né à Lisbonne.

Il a commencé par étudier la biologie à l'Université de Lisbonne pour devenir ornithologiste, mais a rapidement abandonné pour se consacrer à des études de cinéma à l'École de Cinéma de Lisbonne.

O PASTOR (Le Berger) a été son court métrage de fin d'études en 1988. Son deuxième court métrage, PARABÉNS! (Joyeux Anniversaire!), a marqué le coup d'envoi de sa carrière internationale à la 54^e Mostra de Venise en 1997, où il a obtenu la Mention spéciale du Jury.

En 1997/1999, il a réalisé ESTA É A MINHA CASA (Voici ma maison) et VIAGEM À EXPO (Voyage à l'Expo), un documentaire en deux parties qui sortira prochainement en DVD.

En 2000, son premier long métrage, O FANTASMA, a été présenté en première en compétition officielle de la 57^e Mostra de Venise. Il a remporté le Grand Prix du film étranger au Festival EntreVues de Belfort et le prix du meilleur long métrage au New Festival à New York.

En 2005, son deuxième long métrage, ODETE, a été présenté en première à la 37^e Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, où il a remporté la Mention spéciale "Cinéma de Recherche".

En 2007, son troisième court métrage, CHINA, CHINA, co-réalisé avec João Rui Guerra da Mata, a été présenté en première à la 39^e Quinzaine des Réalisateurs à Cannes. Il a remporté le Grand Prix du court métrage étranger au Festival EntreVues de Belfort ainsi que le prix du public dans la même catégorie.

En 2009, son troisième long-métrage, MORRER COMO UM HOMEM (Mourir comme un homme), a été présenté en première en Sélection Officielle dans la section Un Certain Regard du Festival de Cannes, après avoir été sélectionné par la Cinéfondation pour l'Atelier de ce même Festival en 2007. Il a remporté plusieurs prix, dont le prix du meilleur film dans la section Cinéma du futur du Bafici 2010.

En 2011, son quatrième court métrage, le documentaire ALVORADA VERMELHA (Aube rouge), co-réalisé avec João Rui Guerra da Mata, a été présenté en première au festival IndieLisboa, où il a remporté le prix du meilleur court-métrage portugais. Il a été présenté en première internationale au Festival de Locarno. Il a joué dans le court métrage LE JOUR OÙ LE FILS DE RAINER S'EST NOYÉ de Aurélien Vernhes-Lermusiaux.

En 2012, João Pedro Rodrigues a joué le personnage principal du film O QUE ARDE CURA (Ce qui brûle guérit), le premier court métrage solo de João Rui Guerra da Mata, qui a été présenté en première au festival IndieLisboa. Son cinquième court métrage, MANHÃ DE SANTO ANTÓNIO (Matin de la saint-antoine), a été présenté en première en clôture de la Semaine de la Critique à Cannes.

Le Harvard Film Archive (2010), BAMcinématek - The Next Director (2010), TIFF Bell Lightbox - The New Auteurs (2011), entre autres, ont présenté des rétrospectives de ses films.

En mars 2013, Shinsuke Ohdera (critique, intervenant à l'Université de Waseda et directeur du ciné-club de l'Institut Franco-Japonais de Yokohama) invite Joao Pedro Rodrigues au Japon pour une rétrospective itinérante de son oeuvre dans tout le pays.

Il prépare son prochain long-métrage, O ORNITÓLOGO (L'ornithologue).

João Rui Guerra da Mata est né au Mozambique.

Il a commencé à travailler dans le cinéma en 1995. De 2004 à 2011, il a enseigné la direction artistique à l'École supérieure de théâtre et de cinéma (ESTC) de Lisbonne.

Il a travaillé comme directeur artistique et chef décorateur sur plusieurs longs et courts métrages. Il a travaillé comme assistant réalisateur sur deux documentaires réalisés par João Pedro Rodrigues, ESTA É A MINHA CASA (Voici ma maison) - 1997 - et VIAGEM À EXPO (Voyage à l'Expo) - 1999 -.

Cette collaboration s'est ensuite étendue à la co-réalisation des courts métrages, CHINA, CHINA (2007 - 39^e Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes ; Grand Prix du court métrage étranger et Prix du public au Festival du film de Belfort) et ALVORADA VERMELHA (Aube rouge) (2011 - Prix du meilleur court métrage portugais, Festival IndieLisboa ; première internationale au Festival de Locarno), et du long métrage A ÚLTIMA VEZ QUE VI MACAU (La dernière fois que j'ai vu Macao) (2012).

En 2012, il réalise son premier court métrage en solo, O QUE ARDE CURA (Ce qui brûle guérit), dont la première a eu lieu en avril dernier au Festival IndieLisboa (Prix Film und Video Untertitelung au Festival de Locarno)

Blackmaria

En 2005, João Figueiras et Maria Messias ont créé la société Blackmaria, produisant le court-métrage CHINA, CHINA de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes en 2007. João Figueiras a lui-même réalisé plusieurs courts métrages, notamment PAYSAGE URBAIN AVEC JEUNE FILLE ET AVION, prix du meilleur court métrage portugais au Festival IndieLisboa 2008. En 2010, IndieLisboa a aussi présenté en première mondiale GUERRE CIVILE, le premier long métrage de Pedro Caldas. LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU MACAO, le dernier film de João Pedro Rodrigues et João Rui Guerra da Mata, est une coproduction avec Epicentre Films.

João Figueiras prépare actuellement LE NAUFRAGÉ, son premier long-métrage, ainsi que L'ORNITHOLOGUE, le nouveau film de João Pedro Rodrigues, et plusieurs courts métrages de Rodrigues et Guerra da Mata.

Epicentre Films

Fort d'un catalogue de plus de 80 longs métrages venus du monde entier, Epicentre Films, crée en 1994, s'est spécialisé dans le cinéma d'auteur. Elle a collaboré avec des auteurs prestigieux tels que Emir Kusturica, Amos Kollek, Kelly Reichardt, Laurent Achard, Manoel de Oliveira... Distributeur en France des films de Joao Pedro Rodrigues, O FANTASMA (2001) et MOURIR COMME UN HOMME (2010), Epicentre Films s'est lancé, depuis 2009, dans la production en coproduisant avec l'Argentine et l'Espagne LE DERNIER ÉTÉ DE LA BOYITA de Julia Solomonoff distribué avec succès en France. LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI VU MACAO est la deuxième coproduction d'Epicentre Films.



SYNOPSIS

Trente ans plus tard, je me rends à Macao où je ne suis jamais revenu depuis mon enfance. J'ai reçu un mail à Lisbonne de Candy, une amie dont je n'avais plus de nouvelles depuis longtemps. Elle disait s'être encore aventurée avec les mauvais garçons et me priait de venir à Macao où se passaient des "choses effrayantes". Fatigué, après des heures de vol, j'approche de Macao à bord du ferry qui me fera remonter dans le temps, jusqu'à la période la plus heureuse de ma vie.

FESTIVALS ET PRIX (liste sélective)

Locarno, Suisse
MENTION SPÉCIALE DU JURY

Toronto, Canada

Rio de Janeiro, Brésil

New York, USA

Valdivia, Chili - PRIX DE LA CRITIQUE

Busan, Corée du Sud

Festival du Nouveau Cinéma,
Montréal, Canada

Vienne VIENNALE, Autriche

Thessalonique, Grèce

Turin
PRIX DU MEILLEUR DOCUMENTAIRE

Göteborg, Suède

Hong Kong

Buenos Aires (Bafici), Argentine

Jérusalem, Israël

Melbourne, Australie

Festival Chemins
du Cinéma Portugais,
Coimbra, Portugal

PRIX DU MEILLEUR MONTAGE

FICHE ARTISTIQUE

avec Cindy Scrash, João Rui Guerra da Mata, João Pedro Rodrigues

participation spéciale Maria João Guerra da Mata, Lydie Bárbara, Raphaël Lefèvre, Nuno Carvalho

voix Hoi Kem Foo, Rita Chan, Janete Chan, Chan Tong, Wong Ko, Chung Tin, Eduardo Chan, Mingyu Wu, Lian Wu

FICHE TECHNIQUE

Scénario, image et réalisation : João Pedro Rodrigues
et João Rui Guerra da Mata

Assistante à la réalisation : Leonor Noivo

Prise de son : Nuno Carvalho, Carlos Conceição, Leonor Noivo

Montage : Raphaël Lefèvre, João Pedro Rodrigues, João Rui Guerra da Mata

Montage son : Nuno Carvalho

Mixage : Mélissa Petitjean

Conseillère scientifique : Filomena Silvano

Équipe numéro musical : image Rui Poças aip

Direction artistique : João Rui Guerra da Mata

Assistants de production : Yakult Lin, Leonor Noivo, Rodrigo Candeias

Directrice de production : Lydie Bárbara

Producteurs : João Figueiras, Daniel Chabannes de Sars,

Corentin Dong-jin Sénéchal

Une production Blackmaria et Epicentre Films en coproduction avec Le Fresnoy, Studio National des Arts Contemporains

Avec la participation de ICA RTP et Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée et le concours du Centre National des Arts Plastiques (image/mouvement), du Ministère de la Culture et de la Communication

Ventes internationales : Films Boutique

Distribution France : Epicentre Films

Portugal / France - 2012 - 85 min
Couleur 1.77 - Son 5.1 - Visa n° 133 564

SORTIE LE 29 MAI 2013

DISTRIBUTION
EPICENTRE FILMS
Daniel Chabannes

55, rue de la Mare - 75020 PARIS

Tél. 01 43 49 03 03

info@epicentrefilms.com

www.epicentrefilms.com